

L'histoire des journées de Bordeaux

François DANIELLOU, Retraité

Jacques ESCOUTELOUP, SASU Prospectives

Christian MARTIN, Retraité

Dominique BARADAT, DB conseils

Ce texte a été produit dans le cadre du congrès des Journées de Bordeaux sur la pratique de l'ergonomie, organisées par l'équipe d'ergonomie des systèmes complexes de Bordeaux INP en mars 2024. Il est permis d'en faire une copie papier ou digitale pour un usage pédagogique ou universitaire, en citant la source exacte du document, qui est la suivante :

Daniellou, F., Escouteloup, J. Martin, C. et Baradat, D. (2024). L'histoire des journées de Bordeaux. Dans *À quoi sert l'ergonomie aujourd'hui ? Enjeux politiques et sociaux dans nos interventions ? Actes des journées de Bordeaux sur la pratique de l'ergonomie*. Bordeaux.

Christian MARTIN : bravo à vous et puis bravo aux organisateurs passés et présents, car 30 ans, ça représente une vie professionnelle. Nous remercions Karine CHASSAING et Johann PETIT pour l'invitation. Pour répondre à leur demande, nous allons réaliser un bref historique pour comprendre pourquoi et comment les journées de Bordeaux ont été nécessaires.

1. L'initiation à l'ergonomie

Je suis remonté au début des années 1980. Jacques ESCOUTELOUP et moi-même, nous sommes au CAFOC, le Centre Académique de Formation Continue, qui est le bureau d'étude de l'éducation nationale. Nous avons la même formation, avec quelques années de décalage : une profession d'éducation physique et une maîtrise de psychologie expérimentale, et nous sommes tous les deux formés à la vidéo. Nous avons en charge d'élaborer des modules de formation en gestes et postures de sécurité physiques. Nous nous sommes également spécialisés en milieu hospitalier, avec la manutention de malades. Nous sommes formateurs de formateurs. Cela signifie que nous formons des personnes qui vont ensuite aller dans les services hospitaliers pour travailler sur les conditions de travail. Nous sommes en charge de mettre en place ces modules et de les développer. Pour cela, nous passons énormément d'heures dans les services, avec la vidéo, ce qui ne plaisait pas à tout le monde. Ce qui est important pour nous, c'est de transmettre aux formateurs la réalité du travail des personnels soignants et de pouvoir approcher au plus près la réalité du travail. À l'époque, c'était assez complexe pour améliorer ces conditions.

Nous arrivons au milieu des années 1980. Nous cherchons toujours à nous améliorer et nous faisons quelques voyages pour cela. Le voyage que nous avons fait au Canada, à Montréal, nous a marqué, car nous y avons rencontré des personnes qui avaient les mêmes objectifs que nous, ainsi que les mêmes interrogations sur les conditions de travail sur le milieu hospitalier, plus spécialement sur la manutention des malades. Il n'était toujours pas question d'ergonomie, mais lorsque nous sommes rentrés, nous étions contents de savoir que d'autres personnes travaillaient sur les mêmes interrogations que nous avions à l'époque.

En continuant à chercher à nous améliorer, nous sommes tombés sur un article qui parlait d'ergonomie et nous étions surpris de voir que cela correspondait à nos interrogations. En suivant, nous avons appelé le président de la SELF qui, à l'époque, était Jacques CHRISTOL. Cela l'a amusé que nous nous intéressions à l'ergonomie et il nous a ensuite guidés pendant toutes nos années professionnelles. Il a été pour nous notre maître dans ce milieu. Une personne aussi qui est importante dans l'histoire des journées de Bordeaux, c'est Françoise DOPPLER, psychiatre et responsable au niveau de la direction d'Airbus. C'est grâce à elle que nous avons pu nous former à l'ergonomie.

2. La création du diplôme universitaire d'ergonomie

Nous avons fait ensuite le diplôme universitaire des études des conditions de travail à Toulouse. Suite à cette formation, nous sommes partis à Paris rencontrer François DANIELLOU, Alain WISNER au CNAM. Puis, revenant à Bordeaux, cela nous a inquiétés de savoir qu'ici, l'ergonomie était uniquement réservée aux médecins. Après un forcing, nous avons été les premiers non-médecins à passer le diplôme universitaire d'ergonomie pratique.

À la même époque, Dominique DUCASSOU a été nommé président de l'université. Avec Jacques BEYLOT, qui sera aussi le futur président de l'université, c'est quelqu'un qui va énormément développer l'ergonomie. Tous les deux cherchent à mettre en place la première UFR de santé publique et ils émettent l'idée de mettre en place une discipline transversale et non-médicale. Nous sommes alors allés les voir et leur avons expliqué ce qu'était l'ergonomie, ce qu'on pouvait amener à l'UFR. À notre surprise, ils étaient non seulement enthousiastes, mais ils nous ont permis de participer à la création de l'UFR santé publique. D'ailleurs, Jacques BEYLOT, dans les premières journées de Bordeaux, rappellera que parmi les composantes de l'UFR santé publique, le premier laboratoire qui a été mis en place a été celui d'ergonomie. Pendant ces années-là, il a œuvré pour développer l'ergonomie. Dominique DUCASSOU nous a demandé de faire un dossier sur l'ergonomie, que nous avons réalisé sur l'ergonomie au niveau régional, national et international et on s'attache à développer un diplôme au niveau de l'UFR santé publique. La première chose que nous avons réalisée a été de mettre en place un diplôme universitaire sur 2 ans. Il faut reconnaître que ce DU était assez lourd, mais nous avons été aidés par les enseignants de Toulouse et de Paris.

Je me permets de souligner qu'avec Jacques, nous sommes énormément sur le terrain. Ce qui nous intéressait était d'approcher cette réalité du terrain, avec les soignants, dans les services hospitaliers. Et tous ces éléments-là, on les a retrouvés ensuite au niveau de l'ergonomie. Par rapport au développement, nous avons été surpris par cet enthousiasme de Dominique DUCASSOU et de Jacques BEYLOT. Ils ont pris l'ergonomie de façon sérieuse et importante. Quand ils nous ont demandé nos dossiers, nous leur avons également fait un projet de développement de l'ergonomie. Ce projet a alors été adopté et a été suivi par eux-mêmes pendant toutes ces années.

Je vais m'arrêter à ce diplôme universitaire, qui se passe à la fin des années 1980. Je vais donner la parole à Dominique BARADAT. À cette époque-là, il y avait une petite structure qui s'appelait l'AACTA [qui deviendra l'ARACT], qui travaillait sur les conditions de travail et qui recherchait des partenariats.

Nous avons fait cette rencontre et l'AACTA (et ensuite l'ARACT) a été un élément fondateur et très important dans le développement de l'ergonomie au niveau régional et national.

3. L'AACTA

Dominique BARADAT :

Bonjour, à tous. Je vais vous parler de l'AACTA, qui est l'Action pour l'Amélioration des Conditions de Travail, puisque les partenaires sociaux ne s'étaient pas mis d'accord pour mettre en place une association régionale comme le voulait le réseau ANACT/ARACT, celle-ci n'a été mise en place qu'en 1998. Puis, il y a eu d'autres histoires, puisqu'il y a eu la fusion des régions qui a emmené à l'agence nationale, car il y a eu une fusion au premier janvier 2023 avec l'ANACT.

L'AACTA, à l'époque, était composé de 4 personnes :

- Un directeur qui était anciennement inspecteur du travail, mais qui a quand même réalisé des modules au CNAM pour avoir des éléments sur le travail,
- Un ergonome, Claude Sanguine
- Une assistante, Gaétane STINGLHAMBER,
- Et moi-même, chargée d'information et de communication dans cette structure.

Comme vient de le dire Christian, nous étions isolés, car nous n'étions pas portés par les partenaires sociaux de la région. Notre besoin de visibilité était de rencontrer des partenaires qui parlaient du travail. Nous n'étions pas encore sur l'ergonomie, mais nous étions à nous poser ces questions-là. Nous avions des missions sur la question de la mise en mouvement des entreprises en prenant en compte le travail réel, ainsi que sur le fait d'enclencher la démarche participative. Aujourd'hui, nous parlons de favoriser le dialogue social, mais nous étions sur une opérationnalité de participation sur le terrain. Pour ce faire, nous avions des actions à mettre en place et nous avions un mot important qui s'appelle le « diagnostic court ». Pour les plus anciens, ce mot irritait Jacques CRISTOL lorsqu'on le prononçait. Il faut savoir que dans les années 1990, il y avait des conflits dans la profession, car ils estimaient qu'une agence comme l'ANACT, mettant en place des interventions dans le service public, pouvait faire concurrence à leurs propres interventions. Il y avait donc cette forme d'intervention, puis il y avait une forme d'animation, qui était une mission à faire. En tant que chargée de communication, j'étais chargée de cette question-là, ainsi que pour le transfert de connaissance autant que possible.

Dans les années 1990, nous étions quatre personnes isolées. Personnellement, je n'avais jamais entendu parler d'ergonomie. J'ai donc essayé de comprendre comment marche cette profession. Je pense que j'ai rencontré les ergonomes avant l'ergonomie, puisque, pour la petite histoire, j'avais erré dans les colloques dans les années 1990. J'errais dans les couloirs et j'ai vu apparaître deux personnes devant moi, et nous avons fait connaissance. Effectivement, je regardais ça de façon perplexe et après avoir parlé longuement avec Jacques et Christian, ils me proposèrent de rejoindre le DU pour me permettre de mieux comprendre la discipline. En 1992, je participe au DU en candidate libre et étant à l'AACTA, cela me permet de déjeuner avec tous les grands noms qui construisaient l'ergonomie. J'écoutais tout ce qui se passait et je finissais par comprendre ce qu'était l'ergonomie. En 1993, je me suis inscrite dans un parcours de formation pour faire le DU. Étant toujours en recherche de visibilité et ayant besoin de connaître des partenaires.. car, malgré tout, lors de la réalisation d'un diagnostic court, on mettait en mouvement l'entreprise, mais il n'y avait pas d'après ; il fallait bien pouvoir préconiser des personnes derrière. La question qui se posait était : quelles personnes préconiser et où les trouver ?

Jacques et Christian ont eu une idée d'organiser des soirées où ils allaient inviter des consultants et restituer ce que nous avons vu dans les colloques à ceux qui n'ont pas pu y aller, pour permettre un échange. Nous avons organisé ces soirées jusqu'en 1993, où les personnes ayant assisté aux communications les restituaient et nous pouvions échanger, avec un mot-clé qui était la convivialité.

En 1994, François, Jacques et Christian décidèrent d'organiser des journées de Bordeaux. Nous, en tant qu'ARACT, nous nous sommes inscrits dans ces journées-là en collaboration. Puis, au fil de l'eau, j'ai réalisé un DESS pour accéder au grade de comité scientifique, où je suis encore présente. Voilà pour parler de l'ARACT et de la collaboration qui me semblait important. Cela nous a permis d'exister, puisque nous n'avions pas d'existence. Ce qui est important de rappeler est que l'AACTA a également grandement contribué aux financements de ces journées et qui continue de participer trente ans après. Nous avons toujours participé à ces journées financièrement, pour qu'elles soient toujours accessibles à des partenaires et autres.

4. 4. Les congrès, colloques : l'origine des JdB

Jacques ESCOUTELOUP :

Je suis impressionné par la quantité d'anciens étudiants présents. Karine CHASSAING a présenté tout à l'heure les origines professionnelles de la population présente dans cet amphithéâtre. En réalisant des recherches conseillées par Christian Martin, je me suis rendu compte que, si nous vous avions demandé il y a 30 ans «Qui fait de l'ergonomie en tant que consultant ? », on aurait eu quel chiffre d'après vous ?

Intervenant anonyme : zéro.

Jacques ESCOUTELOUP : exactement. Il n'y avait pas de consultant en ergonomie à cette époque-là. La création du cabinet «Christol Consultant » s'est faite en 1988. Ce fut le précurseur.

Nous étions déjà en vadrouille, car en 1987, il y avait un colloque à Fronton organisé par les personnes repérées comme baignant dans l'ergonomie, les conditions de travail et la santé au travail. Ce colloque a permis de rencontrer un certain nombre de personnes éminentes, dont Jacques Christol, qui nous avait invités . Ils nous ont tous accueillis d'une façon étonnante, car nous ne les connaissions pas. Nous avons seulement parlé avec Jacques Christol au téléphone. Nous avons été accueillis comme si nous étions des collègues, alors que nous ne connaissions pas l'ergonomie. Antoine Laville, Yvon Queinnec, Gilbert de Terssac et d'autres étaient là.

Que des gens ordinaires !

Pour nous, ils ne représentaient rien, car nous ne savions pas que nous étions entourés de personnes éminentes ayant participé à l'émergence de l'ergonomie. Toutes ces personnes étaient réunies dans une campagne toulousaine, pour communiquer sur le poste assis, thème du congrès. Les communications furent étonnantes comme la présentation des connaissances anatomiques à propos de la posture assise. En tant qu'anciens professeurs d'éducation physique, nous arrivions à suivre. Puis d'autres présentations inspirées par la physiologie, la sociologie, l'hygiène, la santé et le travail. Ces présentations issues de différentes disciplines apportaient chacune des éléments de réflexions à cette question fondamentale qu'est le travail en poste assis.

Au-delà de notre étonnement pour la diversité des approches, cela nous a apporté des connaissances.

Ce que j'ai envie de vous raconter, c'est que les colloques et les congrès comme celui-là, nous en avons vécu une dizaine, avant la création des journées de Bordeaux, dont un certain nombre au Canada, en Belgique, en Suisse, et d'autres à Paris, Lyon et Lille. Avec Christian, à l'époque, nous étions des débutants à la fois dans les congrès, dans l'ergonomie, dans la connaissance. Nous étions en formation.

Mais le sens de l'observation très développé acquis au cours de nos études de professorat d'éducation physique va beaucoup nous servir. Nous avons donc passé l'équivalent de 30 jours d'observation que nous pourrions qualifier de présenteille, plutôt participante puisque nous étions congressistes. Ces observations ont permis de détecter un certain nombre de points quelque peu embêtants dans des situations d'échanges. Ces colloques et congrès permettaient de réunir des gens pour communiquer avec eux, pour leur dire ce que l'on fait. Les temps d'échanges constatés étaient en moyenne de quinze minutes, c'est moins que rien !. En plus, le président de séance chronomètre en main, surveille, car il faut tenir le temps, ne pas le dépasser, ce qui peut avoir des conséquences difficiles pour les suivants. Cela pourrait imposer aux autres de faire des communications accélérées. D'ailleurs, un des moyens utilisés par le Président consistait souvent pour raccourcir à diminuer le nombre de questions à la fin de la présentation. Ces délais n'étaient pas compatibles avec le fait d'organiser des échanges.

Combien de temps est alloué aux échanges actuellement ?

Karine CHASSAING : le temps est séparé entre vingt-cinq minutes de présentations et vingt-cinq minutes de questions.

Jacques ESCOUTELOUP : C'est donc environ une heure de temps séparée en deux. Un temps de présentation et un temps de questions, ceci permet aux personnes dans la salle de réagir à ce qui est dit afin d'échanger. À l'époque dans les congrès, des échanges particulièrement serrés entre de grands collègues exprimaient des désaccords, néanmoins pendant la période des repas, cela ne les empêchait pas de pouvoir déjeuner ensemble. Cela a permis de continuer les observations sur ces temps d'échanges.

En plus, nous avons passé beaucoup de temps dans les couloirs. Mais alors pourquoi les couloirs ? C'est un lieu où certaines personnes restaient assez longtemps. Mais ils n'étaient jamais seuls, ils étaient en train d'échanger sur beaucoup de choses. Ils parlaient de leurs désaccords, mais aussi des projets de travail, de recherches. Donc, ces couloirs sont devenus, un espace important dans les congrès. En conséquence,, prendre du temps pour laisser les personnes circuler librement et s'arrêter pour pouvoir dialoguer supposaient d'allonger les temps de pauses. Il n'y avait pas que ces échanges-là, mais aussi les repas qui étaient plus compliqués, car il y avait des imprévus au niveau de l'organisation des repas et cela n'était pas simple de rentrer dans le cercle de ceux qui déjeunaient ensemble. Ce qui ne nous convenait pas toujours, car ceux qui nous proposaient de déjeuner n'étaient pas les autres. Cela pouvait mener à des stratégies pour trouver l'autre dans l'ensemble des gens qui déjeunaient. Ces moments de

partages ont été importants, car c'était le début de la pratique de l'ergonomie et de l'émergence du métier. Nous avons eu de la chance de vivre ce moment-là.

La plupart des personnes étaient des chercheurs, ils faisaient partie de la société l'ergonomie (SELF), société savante des ergonomes,. Mais la pratique n'était pas présente, il n'y avait personne qui expliquait comment ils faisaient, quelle pratique ?. Dans les couloirs des congrès certaines personnes en parlaient un peu de la pratique. Cela nous plaisait.

Je n'ai pas cité toutes les personnes qui ont participé à la mise en place des JdB. de nombreux venaient de Toulouse.

Malheureusement, beaucoup ne sont plus parmi nous.

Ils nous ont permis de faire ce chemin et nous partirons aussi, d'autres prendront le relais !.

5. Les journées de Bordeaux

François DANIELLOU : C'est bizarre, le cerveau. Quand mes collègues organisateurs m'ont appelé pour me demander de retracer l'histoire des Journées, une image s'est imposée à mon esprit :



Ce célèbre tableau italien¹ qui a inspiré Bertolucci pour son film *1900*. Quels rapports, je ne sais pas, nous n'avons, que je sache, jamais chanté *Bella Ciao* ici. Je me rendais peut-être simplement compte

¹ *Il Quarto Stato* de Giuseppe Pellizza da Volpedo, 1901, Galerie d'art moderne de Milan.

que l'histoire des JdB, c'est un élan collectif, une marche en avant, qui, en tout, a dû mobiliser quelque 2000 personnes. Alors, repassons-nous plutôt nos propres films, regardons-nous travailler.

Vous venez de les entendre, regardez-les, Christian Martin et Jacques Escouteloup, fin 1993, construisant avec le jeune prof fraîchement nommé le cahier des charges d'un événement : il devrait contribuer à l'émergence d'un réseau, il serait question de la pratique, il n'y aurait pas que des success-stories, il y aurait aussi l'analyse des difficultés, ce seraient des communications invitées, on discuterait beaucoup, les pauses seraient longues, il y aurait une petite dimension de formation continue.

Vous l'avez entendue, regardez-la, Dominique Baradat, convainquant Willy Vasse, le directeur de l'AACTA (qui deviendra l'ARACT Aquitaine), puis ses successeurs, puis l'ANACT au niveau national, de s'impliquer dans les débats, mais aussi dans le soutien financier, renforçant ainsi les interactions entre le réseau ANACT et la communauté des ergonomes, et permettant de proposer des prix les plus accessibles possibles.

Regardez Alain Wisner, à la clôture de la première édition – je venais d'évoquer, en conclusion, la possibilité que l'événement puisse tourner sur différents lieux –, il se lève pour nous dire : « Je "suggerais" plutôt que vous installiez bien le processus ici à Bordeaux pendant au moins cinq ans, avant de le faire tourner ». Alors, si Wisner « suggère »... c'était il y a 30 ans.

Regardez-les, les administratrices et assistantes du labo, Rosy Rey jusqu'à la limite de ses forces, Nelly Troadec reprenant le flambeau à la volée, Nadège Rodriguez. Elles assurent toutes les interfaces, négocient les amphis, la restauration, font chaque année évoluer le logiciel d'inscription pour intégrer toujours plus de variabilité, y compris les allergies alimentaires ! Elles acceptent de longues séances de revue de projet, inspirées de la méthode « *What if* » : s'il se passe telle chose, est-ce que nous sommes prêts ? Elles savent que ce n'est pas de la méfiance par rapport à leur travail, mais la construction d'une assurance collective. C'est aujourd'hui l'ADERA qui accomplit ces tâches.

Regardez-les monter à la passerelle de commande du navire, au fur et à mesure de leur arrivée au labo, Fabien, Johann, Bernard, Karine, qui tiennent bon la barre, accompagnés de nombreux doctorants et avec eux, avec nous, Didier, Yann, Loïc et les autres.

Regardez-les, les fidèles membres du comité scientifique, débattant du thème, du format, des intervenantes et intervenants, cherchant à équilibrer les différentes formes d'exercice du métier, à faire

venir les partenaires des interventions, responsables d'entreprise ou syndicalistes, appelant et négociant pour essayer de cadrer au plus près le sujet du moment. Salut à vous, Sophie, Jérôme, Thierry...

Regardez-les, les étudiantes et les étudiants, dont l'excitation monte peu à peu, qui choisissent leur insigne, écharpe, chapeau, et qui se retrouvent tout à coup projetés dans le grand bain, au plus près de personnes qui n'étaient jusque-là pour eux que des références bibliographiques. Leur tâche ne s'arrêtera pas le vendredi soir : il leur faudra encore dépouiller les enregistrements, et se faire taquiner sur leurs trop nombreuses fautes d'orthographe. Certains auront tout de même rencontré leur futur employeur.

Regardez ces étudiantes et étudiants des masters amis, venus avec ou sans leurs enseignants de Paris 1, de Lille, de Lyon, de Clermont-Ferrand, d'Orsay devenu Paris-Saclay. Les retrouvailles du mercredi soir étaient leur affaire, il n'y a pas de statistiques connues sur les couples JdB ou les bébés JdB.

Regardez Jean Christol installer le stand des éditions Octarès, et publier les ouvrages des 10^e et 20^e anniversaires.

Regardez-les, ces présidents d'université et directeurs d'école, gentiment venus faire l'ouverture pour soutenir le minuscule laboratoire d'ergonomie, et tout surpris de se retrouver devant un grand amphithéâtre complet. Et ces techniciens en régie, qui nous manifestent qu'ils sont bien plus intéressés par nos journées que par les congrès de médecine.

Regardez-moi, dans mes trop longs monologues introductifs du mercredi matin, tentant de mettre à la disposition des participants les disputes scientifiques sur le thème du moment. Un jour, fort heureusement, l'idée d'une introduction en binôme s'est imposée !

Regardez-les, les dizaines d'intervenantes et d'intervenants, vieux briscards du show en public ou tout stressés de parler devant ce public exigeant – ou parfois les deux à la fois, sans doute.

Regardez ces participants qui, la première fois, n'osent pas intervenir dans les débats... peut-être la deuxième ou la troisième... Une pensée particulière pour les DU. Regardez-les dans les couloirs, aux cocktails, aux déjeuners, au dîner, échanger avec les collègues praticiens ou chercheurs. Ce n'est qu'en 2015, en travaillant à l'ICSI, que j'ai découvert la notion d'événement sans alcool !

Regardez ces responsables d'entreprise ou syndicalistes, un peu dépaysés, découvrant avec surprise qu'ils comprennent les débats et que ça leur parle.

Regardez Jacques Leplat et Jacques Christol, assis côte à côte, l'un intervenant de sa voix douce en s'excusant presque, l'autre faisant en général montre d'un peu moins de retenue. Nous les aimions et ils nous aimaient bien.

Regardez ces fils rouges, tantôt ergonomes, tantôt collègues d'autres disciplines, qui nous consacrent trois jours de leur temps et n'ont pas l'air de le regretter ; et aussi ces collègues suédois, brésiliens, québécois, intéressés par ces drôles de congrès au point de vouloir en bâtir un équivalent chez eux.

Regardez comment la semaine du printemps bordelais contribue à l'émergence d'ORME, organisation représentant les métiers de l'ergonomie, qui va peu à peu regrouper l'ADECAPE, l'AFISST, ARPEGE, ARTEE, le CE2, CINOV Ergonomie, le GEDER, le RJCE.

Regardez enfin ces vingt-neuf volumes des actes et ces deux livres anniversaire. Que de travail, que d'expériences, que de débats, que de concepts mis à l'épreuve de la pratique – et de pratiques mises à l'épreuve des concepts.

Quand j'ai pris ma retraite, je me suis promis de ne plus intervenir dans aucun débat professionnel, concernant l'avenir de la discipline ou du métier. Je ne dirai donc rien sur le thème de ces trentièmes journées, *À quoi sert l'ergonomie aujourd'hui ? Les enjeux politiques et sociétaux dans nos pratiques*. Permettez-moi seulement un souvenir personnel. J'ai eu l'occasion de préparer vingt-deux introductions aux journées ; une seule fois j'ai été vraiment stressé, une seule fois j'ai lu mon texte au mot près. C'était en 2009, le thème officiel était « *l'ergonome et les débats sur la performance de l'entreprise* ». Mais nous étions en train de vivre sur le terrain, avec Jacques Duraffourg, Philippe Davezies et Karine, une épouvantable crise économique, avec une flambée du chômage technique, des licenciements, des pressions productives, des RPS. Impossible alors de parler d'ergonomie sans parler de l'envolée du libéralisme économique, sans dire que « *la crise industrielle est une crise de la perte de contact avec la réalité du travail et des objets du travail* » et que la seule issue possible est « *un sursaut de la démocratie industrielle* ». J'avais, ce jour-là, mis une cravate rouge pour me tenir chaud.

Maintenant, c'est à vous.

6. Questions avec l'auditoire

Auditeur 1 : je tenais à vous remercier infiniment, car j'étais venu par hasard la première fois, je ne sais plus quand, 1997, 1998, 1999, je ne sais plus trop. On m'avait dit, tu verras, c'est super sympa et on parle vraiment du métier. Nous sommes venues super longtemps et pratiquement tout le temps, et je pense

que c'est une invitation pour les étudiants : vous êtes un contre trois, donc vous devez rencontrer trois d'entre nous. Vous en avez trois à interpeller et à connaître. Moi, ça m'a porté pendant presque trente ans et je suis très heureux de vous avoir connus, car je trouve que ces journées m'ont permis de trouver mon chemin.

Auditeur 2 : alors, pour toi Dominique, c'était Starsky et Hutch, mais moi, c'était Dupont et Dupond. Et j'ai fait leur connaissance lors d'un entretien pour l'*Ergonomie pour ceux qui la font*, qui a été publié dans le bulletin papier de la SELF à l'époque et vous étiez en pleine ébullition sur votre avenir dans l'ergonomie, sur ce que vous alliez faire. Vous commenciez à avoir le projet sur Bordeaux et je me souviens qu'on avait passé un moment très convivial en face du CNAM. Merci à vous.

François DANIELLOU : confidence pour confidence, à mon arrivée, lorsque je me déplaçais avec Jacques et Christian sur le campus, j'avais l'impression d'avoir des gardes du corps.

Auditeur 3 : moi, je sais la date à laquelle je suis arrivé la première fois. C'était en 1997. Je faisais mes études à Toulouse avec Yvon Quéinnec, que j'aimais énormément pour les histoires qu'il pouvait nous raconter, et en ça, François m'y fait beaucoup penser, avec la même excellence à reformuler pour que ce soit le plus accessible au plus grand nombre. Je suis très émue et ce que j'ai aimé, ce sont les débats, j'aimais beaucoup Bernard Mélier, qui remettait en question. Parfois ça manque, car c'est également ça qui a construit l'ergonomie et qui a construit notre positionnement, notre posture : si on était des syndicalistes, plutôt MEDEF ou CGT ou si finalement, nous étions là pour de la concertation du dialogue social et construire ensemble un chemin pour les entreprises, les salariés ou toutes les directions. Nous ne pouvions pas juger, car elles n'étaient pas formées au facteur humain. Grâce à vous aujourd'hui, j'ai envie de dire, l'ergonomie est installée. C'est une très belle histoire et je vous remercie du fond du cœur. J'ai adoré tous vos cours et merci à vous.

François DANIELLOU : je rebondis, Yvon Quéinnec est décédé le 27 février à la veille de son quatre-vingt-cinquième anniversaire. Pour moi, c'était une référence éthique et évidemment scientifique, car à chaque fois que j'étais confronté à un problème très compliqué, j'appelais Yvon pour avoir son avis. J'ai été très affecté en apprenant son décès très brutal. Quinze jours avant, il allait parfaitement bien. Je voudrais juste rappeler, pour ceux qui ne l'ont pas connu, la publication de *Repères pour comprendre le travail posté*, qui a été une référence absolue que ce soit sur le contenu, mais surtout sur la méthode dans le fait qu'il n'y a pas de bonne solution, mais qu'il faut donner aux acteurs le moyen de choisir la moins mauvaise dans des circonstances particulières. Un jour, un chef d'entreprise dans laquelle nous

interventions avec Christian et Jean-François Thibault m'a demandé : « Voilà, je dois négocier les horaires de travail, vous avez des choses à me recommander ? ». Je lui ai recommandé le *Repères pour comprendre le travail posté* et quinze jours après, il me rappelle pour me dire : « Écoutez, je n'ai jamais fait un tel investissement de ma vie, ça m'a coûté vingt-cinq euros et l'on a réussi à mettre une dynamique sur six mois avec l'organisation syndicale pour diffuser de l'information et organiser à la fin un vote pour décider. Je tenais donc à vous remercier ». Merci Yvon, Catherine Teiger et Gilbert de Tersac .

Auditeur 4 : J'ai la chance de travailler dans une institution européenne et en même temps, on peut dire que c'est une malchance à travers la question de l'accès à la formation continue en ergonomie puisqu'en Belgique, ce n'est pas la même offre que nous avons. Merci d'avoir gardé le terme « pratique » dans ces journées, puisque c'est le seul argument que j'avais quand il n'y a rien d'équivalent en Belgique ou du moins proche de Bruxelles. C'est ce qui m'a permis de venir ici et d'assister à ces trois journées. Autour de moi j'ai plus des offres de formations qui sont très techniques, c'est vrai que l'ergonomie en Belgique est quand même différente de celle qu'il y a en France. Merci d'avoir continué à réaliser ces journées qui sont centrées sur la pratique. J'espère que ça continuera longtemps ainsi. Merci.

Auditeur 5 : j'ai été formé au laboratoire d'ergonomie de Bordeaux avec les différents enseignants et intervenants que, comme François disait, « les enseignants s'acharnaient à faire venir pour contribuer ». J'ai commencé à travailler en tant qu'ergonome et je suis actuellement responsable HSE dans une entreprise industrielle. Vous avez expliqué ce que vous avez fait et comment, j'aime le fait que vous avez trente ans de recul là-dessus. Je n'en ai pas autant et j'aimerais que vous expliquiez le sens pour vous d'avoir fait ça, pourquoi avoir fait tout ça, le but recherché. Car à un moment donné, dans notre pratique, qu'est-ce qui fait que nous continuons à pratiquer et qu'on ne va pas tout simplement arrêter ? Si vous voulez bien reparler un petit peu de tout ça, car c'est un fil rouge qu'il y a derrière vos interventions qui serait bien de verbaliser.

François DANIELLOU : je crois que c'est la rencontre entre les histoires des uns et des autres que Jacques, Christian et Dominique ont évoquées. En ce qui me concerne, le souci était de favoriser la construction d'outils de la pratique. J'avais en 1992 soutenu mon habilitation sur le sujet, qui était complètement lunaire à l'époque, avec l'idée que la pratique ne pouvait surtout pas se prescrire, mais qu'on pouvait la formaliser, trouver des invariants et dégager un certain nombre d'outils que chacun mettrait sa main, bien sûr. Donc, cette préoccupation de formaliser la pratique rencontrait ce que Christian et Jacques décrivaient sur l'émergence de leurs propres compétences et aussi l'émergence du métier.

Jacques ESCOUTELOUP : à titre personnel, j'avais une formation d'éducation physique à l'époque. Dans cette formation, il y avait un certain nombre d'aspects qui m'avaient particulièrement intéressé. C'était tout ce qui relevait des stages que nous faisions dans les écoles, collèges ou lycées avec des professeurs que nous allons qualifier de chevronnés, qui étaient des professeurs qualifiés d'une certaine manière pour assurer cette transmission. J'avais été très marqué par l'effet d'assister à des cours, de constater comment ça se passait et, en plus, derrière, de s'interroger sur la pratique effectuée. Donc, ces analyses à posteriori sur les situations d'enseignements m'avaient apporté énormément de choses, à la fois l'esprit critique et le sens de l'observation. Tout ça m'avait passionné. Et quand nous sommes rentrés « en ergonomie », je crois que j'ai vécu la même chose. J'étais passionné par les réunions de travail que Jacques Cristol faisait dans son cabinet. Tous ces jeunes qui commençaient à faire de l'ergonomie et qui échangeaient sur ce qu'ils faisaient. Je me rappelle de la phrase de Bernard Mélier qui disait : « mais vous savez, de toute façon, l'intervention ergonomique, c'est le bazar ». Nous, on apprenait qu'il fallait suivre une méthode, une démarche, une méthodologie, un ordre chronologique et on se disait quel est le rapport entre le bazar et ce qu'il nous explique. Il nous disait : « je vous explique ça, car j'ai mis de l'ordre après l'avoir fait ». Cela montrait que dans la pratique, il y a des choses qui relevaient de l'art, mais en même temps de la méthode, de la démarche qui étaient bien cadrées et qui auraient pu faire l'objet de ce qui était la préoccupation de recherche de François.

Christian MARTIN : pour revenir en arrière, ce que j'ai découvert, c'est l'écart qu'il y avait entre la théorie du professionnel et la réalité. À vrai dire, nous nous sommes connus avec Jacques entre 1979 et 1980 lors d'un stage où une personne haut placée de Paris nous expliquait que si nous étions bien dans notre corps, alors nous pouvions tout faire. Il avait monté un stage en milieu hospitalier avec une demi-heure de gymnastique et à partir de ça les personnes étaient capables de tout faire sans avoir mal. Parmi l'assistance d'une vingtaine de personnes, j'ai vu une personne, Jacques, qui était d'accord avec moi. Nous étions les deux seules personnes à ne pas être d'accord avec eux. À partir de là, ce qui nous a intéressés, c'est le milieu hospitalier et voir la réalité de ce travail. Nous ne pouvions pas enseigner, car nous étions formateurs de formateur, sans avoir la connaissance de la réalité du travail. Et c'est ça qui m'a passionné, cette histoire de décision qui est prise sur des a priori, des représentations complètement erronées du travail.

Auteur anonyme : je voulais rapidement dire merci, à vous quatre, et vous dire que j'ai apprécié ce que vous avez réussi à mettre en place au labo. En termes de pratique, il y avait les journées terrain qui nous apportaient beaucoup. En tant que débutant, j'ai eu la chance de commencer les journées sur la pratique en 1999. Je suis venu pratiquement à chaque fois, c'était l'occasion de voir le métier respirer. Je tenais à

vous dire merci pour une chose que je trouvais très riche, ce sont vos désaccords en suivant vos cours et en essayant de comprendre ce que vous étiez en train de dire. J'ai été assez déstabilisé, car j'étais électromécanicien avant de reprendre les études. Je pensais que l'université était toujours très carrée. J'ai eu la chance de passer trois ans au laboratoire, deux ans de DESS et entre les cours de François, hyper structurés, et ceux de Christian et Jacques qui arrivaient avec la lézarde, le cours caché, toutes ces notions qui, finalement, donnent toute cette richesse et qui permettent, quand on est en entreprise, de faire quelque chose. Je tenais donc à vous remercier pour la diversité des intervenants qui sont venus pour nous faire des cours et juste merci.

Auteur anonyme : j'en profite, car j'ai le micro qui passe juste devant moi, pour vous remercier, car je suis médecin du travail et ça fait vingt ans à peu près que je viens à toutes les JdB avec mon compagnon. On a fait de l'ergonomie ensemble, un couple qui s'est créé et enfoncé avec joie dans l'ergonomie. Je voulais vous dire que les JdB et vous, puisque j'ai fait un DU d'ergonomie, ont irrigué mon métier de médecin du travail. Je suis très contente de voir qu'il y a pas mal d'ergonomes à l'AH1 33, d'ailleurs. Sans vous, mon métier n'aurait pas du tout été ce qu'il a été. Pour moi, le médecin, je savais faire ; le travail, je ne savais pas faire et c'est vous qui m'aviez tout appris là-dessus.